Comment la fonction de l'historiographie haïtienne de la révolution haïtienne a-t-elle pu se réduire à la construction d'une romance nationale ?

Jean Gardy Levictorieux Estimé

▶ **To cite this version:**

Jean Gardy Levictorieux Estimé. Comment la fonction de l'historiographie haïtienne de la révolution haïtienne a-t-elle pu se réduire à la construction d'une romance nationale ? : Critique de l'historiographie haïtienne de la révolution haïtienne. 2021. hal-03327254

HAL Id: hal-03327254

https://univ-paris8.hal.science/hal-03327254

Preprint submitted on 27 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment la fonction de l'historiographie haïtienne de la révolution haïtienne a-t-elle pu se réduire à la construction d'une romance nationale ?

Critique de l'historiographie haïtienne de la révolution haïtienne

Par Jean Gardy ESTIMÉ, enseignant-chercheur (UEH-CHCL)

L'historiographie haïtienne de la révolution haïtienne est celle qui succède à l'historiographie européenne de cette révolution. Elle émerge à partir des années 1830 avec les tenants comme les frères Nau, les frères Ardouin, les frères Lespinasse, Thomas Madiou, Joseph Saint Remy, …qui veulent que notre histoire soit débarrassée de l'influence étrangère. Ainsi sentaient-ils la nécessité de la réécrire, un peu comme un roman national[1]. Cette dimension nationaliste et héroïque initiée est, d'ailleurs, très présente, notamment, dans l'enseignement de l'histoire d'Haïti[2], même si l'écriture de nombreuses œuvres essaie d'aiguiser un peu notre esprit critique à partir d'une mise en question de la dimension quasi-éternelle de l'histoire.

Cette dimension glorieuse s'impose finalement en un outil d'apprentissage pour le maintien de l'unité nationale, et de la solidarité entre les membres de la nation haïtienne. Et pour forger et fonder cette identité de la nation glorieuse, notre récit national met en valeur une seule et même entité composée de maitres, de héros, d'évènements enthousiastes,… qui sont censés être le prototype auquel tous les haïtiens doivent s'identifier. Cet assaut d'affirmations enjolivées et glorieuses sont des écrits de plus en plus réactionnaires qui bercent, en fin de compte, l'esprit de chaque enfant, de chaque femme, de chaque homme, de chaque famille dans une même adhésion collective et nationale pour la pérennisation d'une classe dominante de nantis haïtiens et de leurs éternels héritiers au détriment d'une autre catégorie d'individus. On se demande alors,

[1] Ce récit est vu comme un roman national du fait qu'à tous les niveaux de cette histoire se trouvent fortement imbriquées la création littéraire et la vie politique qui s'accouplent : cruauté des colons, prouesses de nos héros de l'indépendance, soulèvements des esclaves, stratégies de lutte, les rites, et bien d'autres matériaux pittoresques riches d'inspirations littéraires.

[2] Michel Rolph Trouillot, *Les Racines historiques de l'Etat duvaliérien*, Imprimerie Henri des champs, Port-Prince, 1986, p.51

comment la fonction de l'historien a-t-elle pu se réduire à la construction d'une romance, ou à la légitimation de tels romans nationaux ? N'y a-t-il pas lieu de libérer ou de désentraver l'histoire ?

Le roman est, par définition, un récit imaginaire, une représentation fictionnelle de la réalité du passé. « C'est [en outre] la forme littéraire par excellence de la bourgeoisie[3] », inventée pour emballer le plus grand nombre. C'est donc un bon moyen, un bon vecteur de divertissement, d'évasion pour détourner de l'essentiel. A noter que le roman peut aussi nous instruire. Mais sa fonction principale demeure notre divertissement et notre identification aux personnages modelés, stéréotypés (vers une direction déterminée).

On semble alors utiliser notre histoire à cette fin, puisque la « déshistorisation des situations historiques », la construction de beaux récits émouvants, l'histoire-bataille des héros (très rarement des héroïnes[4]), les évènements clés et personnages emblématiques, stéréotypés, etc. sont des caractéristiques forts de l'historiographie de la révolution haïtienne depuis la naissance de cette histoire à nos jours. *Adonis ou le bon nègre* (1798) de Jean-Baptiste Picquenard[5], c'est l'une des premières fictions qui ont été écrites au « moment de la création / production de faits ou fabrication de sources[6] », et où cette révolution se tait suivant un certain ordre. La manœuvre qui s'y opère est celle que Claudy Delné qualifie de « travail de filtrage » consistant, en effet, à faire taire ce passé révolutionnaire haïtien[7]. Cette pratique qui niait tout bonnement la révolution haïtienne était bien courante, notamment en Europe, à travers de nombreux textes historiques et de fiction. Citons, par exemple, *Adonis ou le bon nègre*, 1798 (Jean-Baptiste Picquenard), *L'habitation de St-Domingue ou la Résurrection*, 1824 (Charles Rémusat), *Benito Careno*, 1855 (Hermane Melville), *Les nuits chaudes du Cap français*, 1902 (Hugues Rebell), etc.

---

[3] Paul Lafargue, « Sapho », paru dans *Le Socialise*, 2 janvier 1886.

[4] Il s'agit là, dans le travail historique, de la mise en œuvre d'un mode opératoire ou d'un mécanisme de déshistorisation, propre à faire ancrer doucement dans nos inconscients la domination masculine sans même qu'on l'aperçoive.

[5] Témoins oculaire des premiers troubles de St-Domingue, Picquenard était Secrétaire adjoint de la troisième commission civile chargée de pacifier les conflits de classe dans l'Ile. Il était donc un élément clé de l'establishment (oligarchie) d'alors.

[6] Claudy Delné « Silencing the past ou faire taire le passé dans la fiction: un compte rendu de thèse » in *The Journal of haitian studies*, volume 19, No 2, 2013.

[7] *Ibid*., p.130

Ce sont donc ces genres d'ingrédients sensationnels qui retiennent le lecteur haïtien dans une sorte d'évasion, oubliant, pour ainsi dire, son véritable et principal objet de préoccupation. Plutôt que la réalité, l'ailleurs est ainsi vécu par procuration au travers de notre histoire gorgée d'éloges à l'adresse des figures de proue les plus en vue. Il va falloir alors que les lecteurs vivent les aventures de ces personnages et suivent leurs destins extraordinaires, fabriqués pour bercer les âmes. L'histoire d'Haiti, plaçant les lecteurs dans une véritable recherche d'identification, est donc dans une démarche (idéologique) de nous faire oublier notre réel, c'est-à-dire, notre histoire véritable, la réalité qui nous entoure, nos propres soucis, etc. Ainsi, se contente-t-on de s'évader dans les émotions et aventures héroïques taillées de toutes pièces pour nous faire dormir.

Notre récit national, qui est pris en charge plus précisément par l'école de 1836 avec les frères Nau, Ardouin, Lespinasse, Thomas Madiou, Joseph Saint-Rémy, etc., est fondé sur l'exclusion des masses et le partage d'un même rapport de domination nobiliaire qui s'affirme comme seule force motrice de notre histoire et de la nation. C'est donc un récit bourgeois qui nous fait un portrait mythique et enjolivé de la nation, une mémoire réactionnaire fortement liée à la question de l'identité (des dominants). C'est un récit de nos héros glorieux, une histoire faite d'institutions, de personnalités symboliques, de monuments et de successions d'évènements exceptionnels, un récit fait de nos élites qui investissent le pouvoir d'Etat généralement sur la collaboration avec les forces étrangères esclavagistes.

Par suite de ces travaux déjà réalisés à l'école de 1836, d'autres œuvres se succèdent dans la même direction vers cette communauté nationale abstraite et imaginaire au bénéfice des élites haïtiennes et des hauts fonctionnaires de pouvoir comme par exemple, l'Agréation d'histoire et de géographie en 1924[8], les œuvres de Pauléus Sanon sur Toussaint Louverture et la guerre de l'Independence[9], celles d'Alfred Nemours[10] sur ces mêmes thèmes, celle d'Antoine Michel sur

[8] L'Agrégation d'histoire et de géographie, c'est un concours de l'enseignement public français, créé en 1924 pour recruter les enseignants d'histoire et de géographie. Il s'agit d'un concours prestigieux et très sélectif dont le passage était même souvent nécessaire pour enseigner à l'Université.

[9] Sannon Pauléus H., *Histoire de Toussaint Louverture*, 3 vol., Port-au-Prince, Imprimerie

[10] Nemours Alfred, *Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue*. Tome I : « La campagne de Leclerc contre Toussaint », Paris, Berger Levrault, 1925, 284 p. ; Tome II : « Les glorieux combats des divisions du Nord », Paris, Berger-Levrault, 1928, 446 p. Histoire de la captivité et de la mort de Toussaint Louverture, Paris, Berger Levrault, 1929. 302 p.

Hédouville[11], etc. Ce sont donc des œuvres qui, parfois, se laissent voir comme fortement liées à la question d'identité et de nationalisme souvent forgée de toutes pièces sous la plume de certains historiens œuvrant à l'ombre occidentale.

D'où la légitime tension autour de laquelle gravite la plume de bon nombre d'historiens (à partir, notamment, des travaux de C.L.R. James, puis ceux de ces trente dernières années) : l'historien, peut-il se permettre d'accepter une vérité construite ? toute faite ? N'y a-t-il pas lieu de passer les sources au crible de l'esprit critique avant de les avaliser ? Pourquoi elle ne peut pas laisser voir le désir de rendre aux masses le droit de voir leur propre histoire racontée ? Est-il juste de laisser mourir l'histoire populaire haïtienne ? Quelle est la place de l'histoire des pauvres haïtiens, des marginaux, des gens ordinaires, des non-conformistes,… dans la dynamique de l'histoire-monde ? Pourquoi (notamment en Haïti) faut-il toujours se concentrer sur la tradition historique dominante (la vie des hommes d'Etat, la guerre, la diplomatie de haut rang, les grandes actions des élites dirigeantes, …) ? Pourquoi cette focalisation permanente sur le haut, le puissant, le grand, le dominant, la vedette ? Qu'en est-il de l'approche matérialiste notamment de l'histoire d'Haïti ? Que dire du développement de la classe paysanne et ouvrière en Haïti ? N'est-il pas injuste de renvoyer toujours les subalternes à l'impuissance historique ? Les gens du peuple, sont-ils simplement de passifs objets historiques ? Quelles sont les contributions des opprimés aux politiques d'émancipation en Haïti et ailleurs ? Quelles sont l'importance et la force des éléments structurels sous-jacents dans l'historiographie (française et surtout haïtienne) de la révolution haïtienne (de 1804 à nos jours) ? Comment donc partir de l'histoire de cette «Île matrice[12]» pour proposer une réécriture de l'histoire mondiale ? Quel sont les outils à partir desquels on occulte systématiquement notre histoire ? Comment comprendre ces procédés auxquels a recours l'historiographe pour voiler, caricaturer la part active des masses dans notre histoire ? Comment récupérer ce rôle décisif ? Comment le revendiquer dans l'histoire ? Comment le reprendre s'appuyant, bien sûr, sur un premier socle de références (œuvres des trente dernières années) qui demeurent donc à approfondir dans l'impulsion d'une histoire « par le bas » de la révolution haïtienne ?

Une autre historiographie de la révolution haïtienne est donc nécessaire. Les « damnés » doivent être appréhendés à travers leur vie de tous les jours et leurs relations sociales de base : mentalité, valeurs, pratiques quotidiennes, luttes, résistances, martyrs, protestations, travail,

[11] Michel A., *La mission du général Hédouville à Saint-Domingue*, Tome I, Port-au-Prince, Imprimerie La Presse, 1929.

[12] Glissant 1997, *poème Traité du Tout-Monde,* 1997.

loisir, attitude, croyance, etc. C'est-ce que Lucien Febvre pourrait appeler une « histoire vue d'en bas et non d'en haut », c'est-à-dire, une « histoire de masse et non de vedettes[13] ». Il s'agira donc de « brosser l'histoire à rebrousse-poil[14] », c'est-à-dire, de l'interpréter, non plus, dans une perspective « par en haut » (courant élitiste[15]), mais selon le point de vue des oubliés de l'histoire à fin de couper court à l'empire traditionnel et conformiste de l'historicisme qui ne laisse aucune place aux figures immenses de l'histoire des masses populaires haïtiennes. Ainsi de telles approches fourniront-il les clés nécessaires pour mieux comprendre les masses[16] et pour interpréter cette révolution selon un autre point de vue, celui « par en bas[17] », c'est-à-dire, à partir de la face cachée de cette narration qui fera en sorte qu'on mette en évidence les pratiques marginalisées et les résistances populaires auxquelles la légitimité peine encore à être conférée.

Jean Gardy ESTIMÉ
Professeur de Méthodologie et de Philosophie à l'UEH-CHCL
et Doctorant en Philosophie
Thèse en préparation à l'Université Paris 8
Dans le cadre de 31 « Pratique et théorie du sens »
Sous la co-direction de
Claire JOUBERT et de **Matthieu RENAULT**
Laboratoire : TransCrit – Transferts critiques anglophones (EA 1659)

[13] Febvre Lucien, « Albert Mathiez : un tempérament, une éducation », dans Annales d'histoire économique et sociale, n° 18, 1932, p. 576.

[14] Walter BENJAMIN, Les Thèses, « Sur le Concept d'Histoire », rédigées en 1940

[15] MacRaild Donald M. et Black Jeremy , *Studying History*, 3e éd., Basingstoke, Palgrave Macmillan, p. 111 (Palgrave Study Skills).

[16] MacRaild Donald M. et Black Jeremy , op. cit., p. 113.

[17] Bhattacharya Sabyasachi, « History from Below », dans *Social Scientist*, vol. 11, n° 4, 1983, p.5.